

Les Grandes Occasions

Alexandra
Matine

Les Avrils



© Groupe Delcourt, Les Avrils, 2020.
Tous droits réservés pour tous pays.

Les Avrils
Groupe Delcourt
8, rue Léon-Jouhaux
75010 Paris
lesavrils@editions-delcourt.fr

www.lesavrils.fr

Les
Grandes
Occasions

Alexandra
Matine

Les Avrils

*À Jaimie, à Simon.
Pour ma grand-mère, Claude.*

*Il y a toujours dans les familles un défaut
par où la famille fout le camp, sort d'elle-même.*

Marguerite Duras

Aujourd'hui, Esther va mourir. Ou demain. Ou dans quelques jours. On ne sait pas.

Il y a eu des conversations avec les médecins, qui disent que les organes fonctionnent, qu'il n'y a pas d'activité cérébrale, qu'à part *ça* elle est en bonne santé. Ils disent « à part *ça* ». Ils disent qu'ils peuvent la maintenir en vie. Qu'ils peuvent continuer à la maintenir en vie. Ils demandent à la famille si elle le souhaite, malgré *ça*. Quand les médecins quittent la chambre, c'est le silence. C'est à la famille de décider.

La famille est debout, comme posée autour du lit. Autour du corps d'Esther, légèrement redressé sur le lit incliné comme si elle allait se lever. Son crâne est enroulé dans la gaze et les bandages, des tubes fins et des plus gros s'accrochent à sa poitrine, à ses poignets, à ses tempes et ailleurs, sous les draps. Une mèche blonde sort de ses bandages parce que Carole a voulu revoir ses cheveux. Ses yeux sont paisibles sous les paupières mauves. Elle a les lèvres sèches et pâles.

Il y a le silence, qui couvre le bruit des machines, qu'ils n'entendent plus. Il y a le parfum cuivré d'Esther qu'eux seuls devinent encore sous l'odeur piquante et glacée de l'hôpital. Il y a un unique bouquet de fleurs, dont on ne sait qui l'a offert, qu'on a foutu dans un vase, toujours emballé dans son plastique. Dans le coin, près de la porte, il y a une valise avec des vêtements pour quand Esther sortira. Personne ne l'a ouverte.

C'est à la famille de décider. Tous les yeux sont tournés vers Reza. Parce que c'est le mari, parce qu'il est médecin, parce que c'est ce qu'Esther aurait fait. Alors, les yeux rouges et gonflés, ses quatre enfants le scrutent. S'ils ne sont pas d'accord avec la décision, ils le diront. Mais inutile de le contredire par avance. Reza observe le visage d'Esther en lissant ses cheveux blancs vers l'arrière. Les quatre enfants se rassurent à coups de larmes, de mains qui serrent des épaules, de mouchoirs qui se tendent, de longs regards qui cherchent une réponse dans les regards des autres. Personne ne parle pour ne pas dire une phrase irréversible. Reza lisse ses cheveux une dernière fois, d'un geste lent qui voudrait durer une éternité.

Reza a décidé. Il arrête de pleurer. Ses enfants sont d'accord. C'est à la famille de décider, et pour la première fois depuis des années, ils sont tous d'accord.

Vanessa, la cadette, a voulu demander : « On peut attendre encore un peu ? » Mais à la place elle a dit dans un souffle : « C'est si soudain. »

Longtemps, Esther avait rêvé de revoir sa famille réunie. Devant elle, à présent, sans qu'elle puisse le voir, prend forme le tableau rêvé ; la tapisserie secrète devant laquelle elle avait agenouillé sa vie, et dont, du matin au soir, année après année, elle avait tissé les fils de soie colorés. Sa famille, c'était son œuvre inachevable ; elle les avait noués les uns aux autres, les fils avec les belles-filles, les femmes et leur beau-père, les petits-enfants et leurs oncles et leurs tantes, autant de fils fragiles entre lesquels, avec amour et patience, elle avait laissé ses doigts s'emmêler. Des milliers de petits nœuds délicats dont parfois un, malgré elle, se brisait avec un bruit sec, presque imperceptible, tic, comme une fourmi qu'on écrase.

Esther regarde dehors. La fenêtre ouverte sur la terrasse est un rectangle de lumière blanche et chaude. Normalement, quand on ouvre les fenêtres, on entend le bruit de la rue. Pas aujourd'hui. Il n'y a personne dehors. Il faut du courage pour rentrer dans cette chaleur-là. Pour marcher sous cette chaleur-là. Surtout à Paris avec la pollution qui se colle à la sueur, entre les crottes de chien qui sèchent sur les trottoirs noirs et les caniveaux à l'haleine acide.

Depuis quelques jours, elle les voit du haut de la terrasse, les gens qui sortent sous le soleil le corps résigné, écrasés par la lumière. Ils émergent au coin des rues, s'extraient des magasins, des cafés. Ils font quelques pas englués et glissent dans la bouche de métro, s'enfouissent dans l'ombre fraîche où le soleil ne pénètre pas. Personne ne flâne, tout le monde est seul, intimidé par le projecteur immense du soleil et sa poursuite implacable.

Elle attend ses enfants. Elle se penche un peu par-dessus la balustrade pour les voir arriver. Personne. La chaleur fait onduler l'air au-dessus des trottoirs. Elle se

retourne vers la terrasse. La table est prête. Cela fait des années qu'ils n'ont pas mangé dehors, même juste tous les deux avec Reza.

Comme la table de jardin n'est pas assez grande, elle a aussi sorti celle de la cuisine. Ce sera la table des enfants. Des chaises de la salle à manger également et des tabourets en plastique pour que tout le monde puisse s'asseoir. Elle a mis une grande nappe d'un blanc éclatant. Elle a cueilli quelques fleurs dans les jardinières pour en faire trois petits bouquets qu'elle a disposés à intervalles réguliers sur la table. À cause de la température les fleurs ramollies pendent, évanouies, au bout de leur tige. Sur la table des enfants, elle a disséminé quelques pétales comme des confettis, qui ont grillé au soleil.

Elle sait qu'ils vont se plaindre de la chaleur, qu'ils vont vouloir tout rapatrier à l'intérieur. Mais elle veut manger dehors. C'est pour ça qu'elle s'est donné tant de mal. Derrière elle, Reza, rouge et transpirant, souffle, ses mains accrochées au manche du parasol qu'il essaie de fixer dans son pied en fonte. Il y aura de l'ombre.

Elle a rejoué mille fois dans sa tête le jour où, à nouveau, la famille serait réunie. Et c'était toujours un déjeuner sur la terrasse, devant une grande nappe blanche ; les corps des adultes alourdis font plier les chaises de jardin, les corps blancs des enfants, qui se sont déshabillés, jouent, allongés sur le ventre, à compter les fourmis autour des jardinières. En engourdisant les corps, la chaleur apaise les tensions, et Esther, derrière son métier à tisser, resserre un à un les liens distendus. Elle s'accroche à cette image. Elle

a peur que tout bascule. Si elle change la moindre chose, tout peut basculer. C'est une superstition qu'elle a. Mais si tout est exactement comme elle l'imagine, alors ça ira.

Aujourd'hui elle a réussi. C'est la première fois. Ça fait des années. Des années qu'ils n'ont pas été rassemblés ici. Bientôt toute la famille sera là. C'est rien du tout. Ils sont presque déjà là. Esther rentre dans l'appartement. Vide. Noir. À peine plus frais que le dehors. Elle se dit, avant c'était le quotidien. Ils étaient là tout le temps. Les enfants du moins. À un moment, ils vivaient là avec moi. Tous ensemble. Elle se dit, maintenant c'est un événement exceptionnel. Une grande occasion.

Avant c'était normal, elle les avait sous la main. Elle décidait de ce qu'ils portaient, de ce qu'ils mangeaient, de qui ils voyaient. Ils voulaient s'en aller toujours, et elle passait son temps à les retenir, mais ils n'avaient pas le choix, ils habitaient là, pour partir il fallait qu'ils demandent la permission. Pour sortir de table aussi. Pour tout. Maintenant ils ont grandi et c'est à elle de demander la permission. C'est un changement, après avoir passé des années à donner des ordres et à se faire obéir. Maintenant ils viennent moins souvent. Elle savait que ça arriverait. Qu'à un moment les rôles seraient inversés. Qu'il faudrait négocier pour les voir. Leur donner de bonnes raisons de venir. Elle le savait mais elle avait enfoui cette vérité. C'est arrivé pourtant. Malgré elle. Inévitable. Elle n'a pas pu les retenir.